

# Face au malêtre psychique dans les cultures hypermodernes, que peut la psychanalyse ?

René Kaës

DANS **BULLETIN DE PSYCHOLOGIE** 2013/4 (NUMÉRO 526), PAGES 281 À 288  
ÉDITIONS **GRUPE D'ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE**

ISSN 0007-4403

DOI 10.3917/bupsy.526.0281

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2013-4-page-281.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Groupe d'études de psychologie.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Face au malêtre psychique dans les cultures hypermodernes, que peut la psychanalyse ?<sup>1</sup>

KAËS René\*

En recevant le titre de Docteur *honoris causa*, dont votre Université a bien voulu m'honorer, et que je reçois avec gratitude, j'éprouve une profonde émotion à l'idée de retrouver ici, à Athènes, la source millénaire de la culture et de la langue qui a tant nourri la mythologie, la philosophie, la démocratie et la psychanalyse : leurs noms et leur substance furent forgés par le génie créateur de votre peuple. À cette émotion s'ajoute un certain trouble, comme il est d'usage pour les psychanalystes depuis que Freud en fut saisi sur l'Acropole.

Toutefois, le trouble qui s'empare de moi au moment de recevoir la distinction que vous me décernez n'est pas exactement celui de la mémoire. Il est plutôt celui de la reconnaissance. Sans doute y a-t-il plus d'un lien entre mémoire et reconnaissance. Le trouble que j'éprouve est celui qui atteint quiconque se retourne sur son parcours de recherche en une telle occasion.

(...) Si vous avez considéré que j'ai contribué à l'avancement du savoir dans le vaste espace de l'exploration de l'inconscient, je sais qu'il y a dans les recherches que j'ai entreprises la force du désir d'aller au-delà des limites de la connaissance établie, et que par là une porte est ouverte au plaisir de la découverte, mais aussi au doute, à la déception, à la culpabilité et à l'*ubris*. J'ai appris que l'incertitude et le risque sont aussi les compagnons ordinaires de nos voyages en terre inconnue. Je me souviens que même si Ulysse fut un navigateur errant et solitaire, il fut aussi accompagné de ses *hétairoï*, sans lesquels il n'aurait pu survivre et regagner Ithaque. J'inscrirai donc ce titre de Docteur *honoris causa* dans une généalogie et dans un groupe de personnes, mes proches, familiers et collègues, qui m'ont accompagné dans cette aventure au long cours et sans lesquels je n'aurais pas pu accomplir ma tâche et transformer ce dont j'ai hérité.

### LA PSYCHANALYSE : EXTENSION DE SON CHAMP DE PRATIQUE ET DE CONNAISSANCE DE L'INCONSCIENT

La psychanalyse est une méthode de traitement de la souffrance psychique et, corrélativement, une méthode de connaissance de l'Inconscient. L'hypothèse de base de la psychanalyse est que l'Inconscient organise la psyché en y instaurant le conflit entre ses exigences opposées et les modalités de leur satisfaction. Il résulte de cette organisation une *réalité psychique* dont Freud a fondé la connaissance par la méthode qu'il a progressivement inventée. Il est remarquable que cette connaissance de l'inconscient laisse subsister un reste à connaître irréductible, puisqu'il s'agit de l'inconscient. Je pense que nous devons admettre ce paradoxe comme indiquant une limite de la connaissance de l'inconscient, mais une limite relative, parce qu'elle est tributaire de la méthode et de ses applications. Ce reste à connaître peut être approché, mais non dépassé, pour autant que le champ de la

1. J'utilise ici le mot malêtre (sans trait d'union) pour signifier que nous ne sommes plus dans un malaise, une gêne comme l'annonçait le titre de l'essai de Freud (*Das Unbehagen in der Kultur*), mais dans une phase de notre histoire qui bouleverse la capacité d'être avec soi-même, avec les autres et avec le monde. J'ai aussi adopté la traduction récente de ce titre en français : *Le malaise dans la culture*. Je développe ces propositions dans *Le malêtre* (2012).

\* Professeur émérite de psychologie et de psychopathologie clinique, Université Lumière Lyon 2, 5 avenue Pierre Mendès France, 69500 Bron.  
reneaes@orange.fr

Cet article reprend l'essentiel du discours de René Kaës pour la réception du titre de Docteur *honoris causa* de l'université d'Athènes, le 10 novembre 2010. La cérémonie fut suivie du 1<sup>er</sup> congrès international Psychanalyse et groupe (11-13 novembre 2010), organisé par les professeurs Klimis Navridis (Université d'Athènes) et Claudine Vacheret (Université Lumière-Lyon II).

pratique psychanalytique se transforme. C'est sur ce point qu'il y a risque, incertitude, transgression des limites établies, mais aussi recherche et découverte.

La pratique psychanalytique s'est d'abord et essentiellement centrée sur l'espace intrapsychique, celui du sujet de l'Inconscient, entraînant *ipso facto* une conception de la vie psychique tributaire de sa méthode et un reste à savoir ouvert à la recherche. En effet, la connaissance de l'Inconscient ne se limite pas à ce seul champ de pratique, comme plusieurs indications de Freud et des premiers psychanalystes l'ont maintes fois affirmé et illustré.

Pour des raisons que je ne pourrai qu'évoquer brièvement ce soir, il est arrivé que, vers le milieu de siècle dernier, le champ de la pratique psychanalytique et de ses objets théoriques s'est étendu au-delà de l'espace intrapsychique exploré par la cure « individuelle » tout en conservant la visée d'une analyse des effets de subjectivité produits par l'Inconscient.

Pour traiter des souffrances psychiques et les troubles de l'organisation de la psyché, des psychanalystes ont travaillé avec des patients dans des dispositifs de groupe, puis avec des couples et des familles, d'autres en utilisant les ressources thérapeutiques des institutions. Ils ont eu recours à ces moyens de traitement parce que, pour diverses raisons, la cure n'y donnait pas accès ou n'offrait pas les mêmes ressources que ces nouveaux dispositifs. Ils ont eu à comprendre ce qu'ils ont découvert et que Freud avait formulé dès 1921 dans *Psychologie des masses et analyse du Moi* : qu'il existe une psyché de groupe, un espace de réalité psychique inconsciente propre aux configurations de liens et irréductible à l'espace et à la réalité psychiques du sujet singulier. Non seulement ces dispositifs permettent de traiter par la méthode de la psychanalyse les souffrances psychiques des sujets qui en trouvent dans leurs liens la source et la matière, mais ils s'attachent aussi à accueillir et à traiter la souffrance spécifique de l'ensemble dans lequel ces sujets sont à la fois parties constituantes et parties constituées : les familles, les couples, les groupes et les institutions. Ce sont ces nouveaux espaces qui sont l'objet du traitement et de la connaissance psychanalytiques. En les explorant, nous découvrons que l'Inconscient produit une réalité dans chacun de ces espaces et que nous pouvons en connaître les effets, en inférer les processus et les formations.

Comme quelques autres psychanalystes, j'ai consacré une partie de ma vie à les explorer (...). Au cours de mes recherches, j'ai été particulièrement attentif aux rapports qu'entretiennent trois espaces psychiques, dotés chacun de processus et

de formations spécifiques : l'espace psychique du sujet singulier, celui des liens qui associent deux ou plusieurs sujets, et l'espace psychique propre aux ensembles, notamment aux groupes. Le désir de comprendre comment l'inconscient produit ses effets dans chacun de ces espaces et dans leurs relations est le fil rouge qui parcourt mon travail. Pour mettre en œuvre ces recherches, pour établir les relations entre la méthode, la clinique et l'élaboration théorique, et pour rendre compte des corrélations entre ces espaces psychiques, il m'a fallu introduire dans mes hypothèses les catégories de la complexité et du hasard dont le rôle s'accroît de cette complexité. Dans le même mouvement, il me semblait nécessaire de construire un modèle capable de rendre compte de ces corrélations et d'intégrer hasard et complexité.

Le modèle de l'Appareil psychique groupal en fut une première formulation<sup>2</sup> : il s'agissait de se représenter comment un travail psychique de liaison entre ces trois espaces se produisait, selon quelles modalités et quels processus, et comment chacun de ces espaces se trouvait transformé sous l'effet de ces « appareillages ». Le but était de montrer comment étaient générées des formations psychiques spécifiques qui ne se produisaient pas autrement, sinon dans cette articulation entre les sujets singuliers, leurs liens et le groupe (Kaës, 1976, 1993, 2007). Ce modèle donna la direction et le programme de mes recherches et de là prirent forme les concepts d'alliances inconscientes (Kaës, 2009), de polyphonie du rêve (Kaës, 2002), de travail de l'interdiscursivité dans les chaînes associatives (Kaës, 1994), de garants métasociaux et métapsychiques (Kaës, 2012), et quelques autres encore.

Ces nouvelles orientations de la psychanalyse ont correspondu à un moment bien précis de l'histoire de l'Occident. Le travail psychanalytique avec les groupes a commencé entre les deux guerres ; il a pris son essor dans les années 1950-1960. Il a eu pour terreau les grandes transformations sociales, politiques, économiques et culturelles qui ont préoccupé Freud et qui ont inspiré son essai sur *Le malaise dans la culture*. Mais alors que Freud ne disposait pour son analyse que des observations de la cure et des informations qu'il tirait de ses lectures, son intelligence lui a permis de prolonger par la voie de la spéculation ce que l'expérience de la psychanalyse ne pouvait lui enseigner directement.

2. Les lignes qui suivent, jusqu'à la fin du paragraphe, ont été ajoutées à la demande de la rédaction (N. de l'A.). J'ai donné un plus grand développement à ces axes de recherches pour les mettre en travail dans une étude plus large du maître dans un récent ouvrage *Le maître* (Kaës, 2012).

La question qui se pose à nous aujourd'hui est de savoir ce que nous pouvons attendre de ces nouvelles pratiques et des nouveaux concepts dont la création a été rendue nécessaire pour comprendre le malêtre dans le monde contemporain et ce que Freud appelait dès 1908 « la souffrance psychique d'origine sociale ».

La question n'est pas facile. En la posant, nous découvrons que le malêtre psychique dans le monde contemporain met en crise la psychanalyse, tout comme celle-ci était une réponse à la crise de la première modernité. Pour comprendre et traiter le malêtre dans les nouvelles modernités, la psychanalyse doit trouver des modèles aptes penser la mutation ou la métamorphose de notre temps, de notre espace, de nos liens, de notre culture et de nos mentalités. Nous savons que nous savons peu sur ces mutations, mais nous devons risquer des analyses nouvelles, fabriquer des modèles d'intelligibilité, assurément provisoires, pour penser une nouvelle fois ce rapport à l'inconnu.

### LES QUESTIONS DÉJÀ POSÉES PAR FREUD POUR PENSER LES RAPPORTS DE LA PSYCHÉ ET DU MONDE CONTEMPORAIN

Le travail de Freud ouvre la voie pour penser avec la psychanalyse le rapport de la psyché et du monde contemporain. Il nous incite à la prolonger et à l'élargir. À trois reprises au moins : en 1908, en 1919, en 1929 il en montre la nécessité. Dès 1908, Freud associe la genèse de « la maladie nerveuse des temps modernes » à « la morale sexuelle civilisée ». Les recherches amorcées sur cette question le laissent insatisfait : elles ne mettent pas essentiellement en cause dans la formation des névroses la répression des pulsions sexuelles et le refoulement des complexes de représentation inconscients à contenu sexuel. Il ajoute deux idées importantes : la notion de *travail de la culture*, qui sera développée par la suite, de 1927 à 1939, l'idée de la *transmission des troubles psychiques*, repérable dans l'effet sur les enfants de la répression sexuelle dans le couple. Ce qui se transmet est « tout ce qui est nécessaire pour provoquer la maladie nerveuse qui dure toute la vie [...] ». La névrose sait faire échouer le dessein civilisateur et se charge justement du travail des forces mentales réprimées, ennemies de la civilisation » (1908, p. 45).

Dans ce texte qui décrit la misère psychique de ses patients, la plupart issus de la société viennoise, bourgeoise, libérale et autoritaire, c'est essentiellement le modèle de la névrose infantile qui est mis en perspective dans ses dimensions à la fois psychogènes et morales et culturelles.

L'analyse de Freud s'élargit lorsque, pendant la première guerre mondiale, il devient plus sensible, avec Ferenczi, aux névroses actuelles et notamment aux névroses traumatiques provoquées par la violence guerrière. Le changement dans sa conception métapsychologique, son pathétique dialogue avec Einstein sur la guerre et le déchaînement des pulsions destructrices que légitime la puissance des États, l'introduction de la notion de la pulsion de mort, mettent de nouveau en relation l'organisation intrapsychique et les champs du collectif, dont il commence à distinguer les formes (groupes, masses, institutions, sociétés, civilisations). Déjà le modèle de la névrose infantile n'est plus prévalent, les dispositifs de traitement par la psychanalyse peuvent se modifier : la célèbre formule « il faut mêler le cuivre de la psychothérapie à l'or de la psychanalyse » est prononcée en 1918 au Congrès de Budapest. Il précise en 1926 : « la cure est une des applications de la psychanalyse ». Les masses entrent dans le champ de l'analyse, la notion d'une psyché de groupe se conforte, les rapports du Moi avec autrui et avec les ensembles institués définissent ce qu'il nomme en 1921, dans *Psychologie des masses et Analyse du Moi*, une « psychologie sociale ».

*Le malaise dans la culture* marque un troisième moment. La culture dont il parle en 1929 est celle de l'Occident européen, ébranlé par la révolution industrielle, la première guerre mondiale, la révolution soviétique, la première crise de l'économie du capitalisme financier et la montée des totalitarismes : fascisme, nazisme, antisémitisme.

Il y a lieu de s'interroger sur ce que Freud analyse dans ce malaise : dans quel contexte et de quels points de vue il l'envisage, avec quels outils conceptuels il le pense. Je n'ai pas le temps de proposer ici une lecture critique de cet essai. Je dirai seulement qu'il est raisonnable de supposer que, depuis 80 ans, les cultures humaines se sont considérablement transformées, que d'autres organisations de la psyché humaine ont été explorées et que d'autres modèles du fonctionnement psychique sont aujourd'hui nécessaires pour les connaître et en traiter les troubles.

### LE MALÊTRE DU MONDE HYPERMODERNE ET CERTAINS TROUBLES DE LA VIE PSYCHIQUE

Lorsque Freud écrivait *Le malaise dans la culture*, la seconde guerre mondiale était encore à l'état d'embryon dans sa couveuse infernale, ni la Shoah, ni Hiroshima et Nagasaki, ni les tueries et génocides du dernier quart du siècle passé n'avaient été perpétrés, ni les totalitarismes soviétique, maoïste et cambodgien n'étaient sinistrement installés, ni la mondialisation n'avait déréglé les

économies, les emplois et les flux migratoires de population. Le terrorisme planétaire n'avait pas encore fomenté le 11 septembre 2001 ni le 11 mars 2003, ni les attentats meurtriers de juillet 2005 à Londres. Mais aussi l'Internet, les myriades de connexions immédiates et d'informations en tout genre n'existaient pas, ni la préoccupation écologique pour la survie de la planète, et donc avec elle celle, pressante, du devenir de l'humanité. Nous sommes désormais dans ce mal-être.

Après la seconde guerre mondiale et les traumatismes majeurs qu'elle a produits, le réaménagement des espaces culturels, les bouleversements des technologies et l'essor de l'économie, l'expansion des idées et des réalisations de la démocratie dans les pays industrialisés ont donné le sentiment d'un monde en transformation, renouant avec l'idée de progrès.

En réalité, et déjà sous le triomphe apparent des « trente glorieuses » qui donnent à l'Occident le sentiment de sa puissance, le monde grelotte dans la guerre froide, il est à vif, désorienté, délié. La maîtrise de l'énergie nucléaire ne fait pas oublier la destruction de Nagasaki et d'Hiroshima. La Shoah a perduré dans d'autres génocides. Le rideau de fer, puis le mur de Berlin ont été les manifestations tangibles d'une réalité dangereuse face à laquelle aucun de ces clivages n'est parvenu à écarter la menace de la destruction et de la contamination de l'écosystème. Une grande inquiétude a saisi les hommes avant le début de ce millénaire, une inquiétude analogue mais non identique à celles qui se sont manifestées lors des grandes mutations de civilisation : lors des grandes invasions barbares, à la fin du Moyen Âge, dans les périodes révolutionnaires, dans les grands chambardements des industries, des mégapoles, des migrations de masses.

Les transformations qui bouleversent les cultures et les civilisations contemporaines ne sont pas identiques dans les divers espaces géopolitiques de la planète : elles affrontent toutes les formes de la modernité, de la post-modernité et de l'hypermodernité, mais dans un ordre différent de celui que l'Occident a connu. Les expressions psychiques et culturelles de la mondialisation ne sont pas identiques en Chine, en Inde, en Amérique latine, en Afrique et en Europe, au Moyen-Orient ou en Australie. Seule une anthropologie psychanalytique comparée nous éclairerait sur les processus et les formations psychiques spécifiques et transversales à ces civilisations.

Risquons quelques hypothèses sur les effets psychiques de ces transformations. Les changements remarquables, survenus en deux décennies à peine, dans les liens intergénérationnels, dans les relations entre les sexes, et notamment dans le

statut de la femme, la mutation des structures familiales, des liens de sociabilité, des structures d'autorité et de pouvoir, la confrontation violente avec la « troisième différence » (R. Kaës, 1998) que provoque le brassage des cultures, toutes ces dimensions mettent en cause les fondements de la relative stabilité des identités.

Le monde (...) hypermoderne nous confronte à un ensemble de bouleversements aigus et hyper rapides qui affectent le socle narcissique de notre être. Le contrat intersubjectif et intergénérationnel qui nous assure de l'investissement de notre place dans un ensemble, et qui nous oblige à investir celui-ci pour en assurer la conservation, est lui-même ébranlé ou mis en pièces. En conséquence, les croyances et les mythes qui assurent la base narcissique de notre appartenance à un ensemble social ont eux aussi été ébranlés, et dans le même mouvement, les « grands récits » qui fournissaient les matrices du sens commun et partageable, face aux énigmes de la vie et de l'Univers.

C'est peu dire que dans les sociétés hypermodernes, le lien est en crise : à la fois le lien des individus avec les diverses composantes de la vie sociale et culturelle, et le lien entre les individus. Je dis individus et non pas sujets, car ce qui fait difficulté est précisément le processus de subjectivation. Les sociologues ont avancé la notion de société des individus (Elias, 1987) pour qualifier l'émergence historique de l'individu dans notre société de masse : cette notion signale en même temps l'illusion individualiste, le risque de la réduction de l'individu à un atome social qui se définirait par une fonction univoque et partielle de producteur et/ou de consommateur.

La notion complexe de *processus sans sujet*, sur laquelle je reviendrai dans un instant, décrit bien cette situation. Processus sans sujet et société des individus ont partie liée dans des configurations contradictoires qui ne sont pas sans conséquences sur la structuration de la vie psychique et particulièrement sur l'activité de symbolisation et de subjectivation, sur les pensées qui travaillent à la mise au jour du sens dans la complexité. Nous savons que cette activité de symbolisation est essentielle : elle seule permet d'élaborer la dispersion, l'hétérogénéité et l'écart entre l'expérience du monde interne et celle du monde environnement, la tension entre processus sans sujet, intersubjectivité et subjectivation.

#### QUATRE CARACTÉRISTIQUES DU MALÊTRE

Plusieurs caractéristiques de nos sociétés post- et hypermodernes sont impliquées dans certaines formes de ces chaos identitaires et de ces défauts

de symbolisation. Je voudrais en évoquer quatre principales.

*La culture du contrôle.* Elle a pour objectif l'intégration parfaite de tous les éléments de la société dans une Unité imaginaire, de telle sorte que tout ce qui viendrait à échapper à son contrôle soit repéré, détruit ou régulé. La culture du contrôle produit deux types de violence, qui coexistent. La violence sociale incontrôlée détruit toute loi étrangère à son ordre propre : aucune loi ne peut s'imposer à quiconque, toutes sont arbitraires, c'est la violence barbare du terrorisme et de l'anomie. Quant à la violence contrôlée, elle s'applique dans toutes les technostructures.

*La culture de l'illimité et des limites extrêmes.* Elle caractérise l'affinité de notre culture avec l'excès, la toute-puissance, mais aussi avec le traumatique et les expériences catastrophiques. Elle est une culture de la mise en danger et de l'exploit transcendant. Dépasser les limites est un idéal valorisé par l'héroïsation de la mort (se « défoncer »), le triomphe de la jouissance sans limites, le refus de la castration symbolique.

*La culture de l'urgence.* Nous vivons dans l'urgence parce que l'horizon temporel s'est rétréci du fait des autres composantes de la culture de l'hypercontrôle, de l'indifférenciation, de la toute-puissance et de la fascination de l'extrême. La culture de l'urgence et de l'immédiateté interroge le statut de la temporalité dans le monde post-moderne et son incidence sur le malêtre. Le rapport au temps, dans l'hypermodernité, privilégie la rencontre synchronique, ici maintenant, instable. Le temps court prévaut sur le temps long, comme le *zapping* et le nomadisme sur la continuité. Le lien est maintenu dans l'actuel, il échappe à l'histoire parce que la certitude que l'avenir est indécidable est la seule certitude.

Cette culture se manifeste dans les rapports que nous entretenons avec les projets. Un projet suppose l'inscription d'une action concertée, dans lequel sont inclus un risque et une incertitude, dans un temps à venir. La difficulté à concevoir et à réaliser un projet contribue à la désorganisation de la pensée que suscite la culture de l'urgence et de la catastrophe.

Enfin, une *culture de mélancolie* pointée par O. Douville (2000)<sup>3</sup> à propos des liens sociaux, caractérise le fond de deuil interminable et inélabore des catastrophes du siècle écoulé. Un deuil planétaire : les morts de Dieu et de l'Homme, les

génocides, la « fin » de l'histoire. Contre le « désenchantement » mélancolique du monde, la post- et l'hypermodernité cultivent à la fois le catastrophisme, les promesses maniaques et les rêves de maîtrise et de contrôle.

## LE NIVEAU MÉTA DE L'ANALYSE

Ces quatre caractéristiques sombres sont les effets des changements structurels qui ont affecté le champ social et culturel. Ont-elles modifié l'organisation et le fonctionnement intrapsychique ? Quelles sont leurs incidences sur les formes de subjectivité qu'elles engendrent ?

Pour débattre de ces changements, j'ai proposé de situer à un niveau *méta* l'analyse du malêtre du monde hypermoderne dans ses rapports avec la souffrance psychique de notre temps. C'est à ce niveau que la complexité du problème peut apparaître, mais aussi les principes efficaces de son traitement.

Les transformations auxquelles nous avons affaire concernent les grandes structures d'encadrement et de régulation des formations et du processus social : mythes et idéologies, croyances et religion, autorité et hiérarchie. Leur fonction est de garantir une suffisante stabilité des formations sociales et par là d'acquiescer une légitimité incontestable. Avec la défaillance des garants métasociaux, nous vivons la transformation critique des grandes matrices de symbolisation que sont la culture, la création artistique, les repères de sens, bref tout ce qui est conquis par les sublimations et par ce que Freud a nommé, en 1929, le travail de culture (*die Kulturarbeit*). Ces bouleversements mettent sévèrement en cause l'identité des groupes et des collectivités, mais aussi les processus de la socialisation des individus. Tout à la fois causes et effets, la violence sociale et individuelle, l'exclusion, les conduites de déviance et de marginalité sont les expressions manifestes de la crise des garants métasociaux et, de ce fait, des projets suffisamment partageables pour constituer le vecteur d'une dynamique sociale créatrice de nouveaux processus de socialisation des individus pour en faire des sujets.

L'hypothèse avec laquelle je travaille est que les défaillances, les désorganisations et les recompositions de ces garants *métasociaux* de la vie sociale affectent les garants *métapsychiques* de la vie psychique. Je nomme ainsi les formations et les processus de l'environnement psychique sur lequel s'étaie et se structure la psyché de chaque sujet. Ces garants consistent essentiellement dans les interdits fondamentaux et les contrats intersubjectifs qui contiennent les principes organisateurs du

3. Douville soutient sa proposition d'un débat épistémologique sur les rapports entre anthropologie et psychanalyse : il situe son concept à l'interface de ces deux disciplines. Voir aussi Douville, Benhaim, Boukobza, 2012.

psychisme. Ils forment ainsi le cadre et l'arrière-fond de celui-ci.

Le travail psychanalytique avec les groupes, les familles et les institutions m'a appris que la vie psychique et le *devenir Je* ne peuvent se développer que sur la base de l'exigence de travail psychique qu'impose à la psyché son inscription dans les liens intersubjectifs primaires et dans les liens sociaux. Davantage que le dispositif de la cure individuelle, le dispositif psychanalytique de groupe montre invariablement que la psyché du sujet singulier est encadrée par les garants métapsychiques de la vie psychique. Le groupe est à la fois un lieu privilégié d'émergence de l'archaïque et aussi le lieu de la symbolisation et du travail de la culture.

Cette inscription s'effectue à travers un ensemble de contrats, de pactes et d'alliances, de nature et d'objectifs divers. Le défaut, la défaillance ou la désorganisation de ces contrats, pactes et alliances mettent en crise les garants métapsychiques sur lesquels je voudrais maintenant dire quelques mots.

### UNE FORMATION MÉTA : LES ALLIANCES INCONSCIENTES

On peut décrire ces garants métapsychiques de plusieurs points de vue. Celui que je choisis aujourd'hui est centré sur les alliances, pactes et contrats qui exercent cette fonction *méta* pour chaque psyché singulière et pour tous les sujets d'un ensemble.

Parmi ces alliances, certaines sont structurantes : j'ai déjà évoqué le contrat narcissique. Il faut y ajouter le contrat de renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels, le contrat avec la fonction paternelle ; ils supposent les interdits fondamentaux et de ce fait ils contiennent les principes organisateurs du psychisme, ils impliquent un co-refoulement et par là ils sont cofondateurs de l'Inconscient. Le pacte de renoncement mutuel à la réalisation directe des buts pulsionnels instaure la non-immédiateté : le détour imposé est l'œuvre de l'autorité qui émane du renoncement, et l'œuvre de l'autorité est de faire advenir la pensée au lieu du corps à corps. Le travail de culture et ses acquisitions sont une conquête sur les pulsions meurtrières et sur le narcissisme. Chaque fois que le narcissisme est gravement menacé, ces conquêtes sont mises en péril.

Les interdits fondamentaux sont impliqués dans la formation des identifications et des processus de symbolisation, dans l'accès à la parole et à la pensée, dans la transmission des savoirs et des idéaux, dans la constitution d'une altérité interne et externe. Ces alliances sont aussi au service du « projet civilisateur », selon l'expression de Freud,

et c'est déjà un problème intéressant de comprendre comment ces deux fonctions, psychique et culturelle, tiennent ensemble.

D'autres alliances sont strictement défensives (comme le pacte dénégatif) et certaines d'entre elles comportent une dérive pathologique (par exemple le pacte de déni en commun et le contrat pervers).

Toutes ces alliances préexistent au nouveau-né et elles se nouent ou se renouent avec tous les contemporains. L'espace psychique commun et partagé par les membres d'une famille, d'un couple, d'un groupe ou d'une institution contient des formations métapsychiques de ce type. Ces formations sont sensibles aux structures profondes de la vie sociale et culturelle. On repère les fonctions métapsychiques de ces alliances fondamentales lorsqu'elles sont en crise ou en faillite. Toutes ces alliances sont décisives dans la formation de liens intersubjectifs suffisamment structurés et stables, condition nécessaire à la construction de ce que Castoriadis-Aulagnier (1975) appelle « l'espace où le Je peut advenir ».

### LES PROCESSUS SANS SUJET

J'ai évoqué la notion de *processus sans sujet*, je voudrais y revenir brièvement car cette notion éclaire remarquablement ce dont je parle. Dans les années 30 du siècle dernier, au moment où les dictatures s'installaient en Europe, après Hegel et Marx, Martin Heidegger avançait le concept de processus sans sujet. Il qualifiait ainsi l'ère des masses, qu'illustraient à la même époque les films de Fritz Lang, *Métropolis*, *M. le Maudit*. Philosophes, sociologues et historiens ont écrit ce phénomène général ultérieurement et dans des langages différents : le savoir et la volonté humaines ne semblent plus avoir de prise et de contrôle sur les processus auxquels ils sont soumis et qu'ils contribuent à mettre en œuvre. Les processus qui les gouvernent semblent obéir à des causalités ou totalement hasardeuses ou totalement déterminées, dans tous les cas inaccessibles à une maîtrise responsable.

La postérité de la pensée heideggérienne s'est exprimée dans divers courants de la philosophie : par exemple le « retour » à Marx (chez Althusser), la dissémination du sujet (chez Derrida) ou dans les thèses selon lesquelles les processus qui organisent l'histoire et la société n'ont aucune finalité et qu'il est vain de leur chercher un sens. Toute construction commune, liée à une volonté intentionnelle serait seulement une illusion. Le processus sans sujet ne dépend de l'action de personne, mais des actions de tous, en ce sens il est anonyme, inclus, caché et agi dans le système.

Ces philosophies annoncent, décrivent, dénoncent ou quelquefois justifient une des apories majeures du monde moderne. D'un côté, elles rendent compte d'une dimension fondamentale de la vie sociale : celle où le collectif s'empare de tout l'espace psychique, abolit, aliène ou isole le sujet en le réduisant à l'individu, en le soumettant à l'ordre de la communauté, et en suscitant en retour – par protestation –, l'idéologie individualiste, la haine de la démocratie (M. Revault d'Allonnes, 2010) considérée comme génératrice d'incertitude. Un nouvel ordre totalitaire est ainsi conforté. D'un autre côté, ces philosophies font une impasse complète sur le rapport co-constitutif du sujet et de l'ensemble, de l'individu et du groupe, de l'identité et de l'altérité. L'autre, plus d'un autre, précède le sujet, car c'est un autre, plus d'un autre, qui d'abord s'adresse à lui, l'investit et l'instaure dans le monde symbolique.

C'est précisément sur cette tension entre processus sans sujet, intersubjectivité et subjectivation que le travail psychanalytique avec les groupes et dans les institutions, ouvre un espace d'analyse et nous donne accès à ce qui fait une part dominante du malêtre et de la souffrance psychique dans la civilisation hypermoderne de masse.

Nous commençons à comprendre comment se nouent les rapports du sujet, de la famille, du groupe et des sociétés. La fonction transitionnelle du groupe, sa capacité de transformer les processus psychiques, d'être le lieu de nouage et de déliement des alliances inconscientes, et donc de soutenir un processus de subjectivation l'ont particulièrement qualifié pour traiter quelques-unes parmi les souffrances psychiques qui ont leur source dans le malêtre de l'hypermodernité. Aujourd'hui nous commençons à comprendre comment s'effectue – ou ne s'effectue pas – la transmission des objets

bruts ou énigmatiques entre les générations, des silences gelés, des dépressions et des dénis collectifs. La confrontation des psychanalystes avec les traumatismes massifs et les deuils demeurés sans élaboration ont révélé l'importance des fonctions symbolisatrices reconstituées par le travail de l'intersubjectivité. Notre conception même de la psyché, de sa genèse, de ses limites et de son fonctionnement en a été bouleversée.

## POUR CONCLURE

La psychanalyse qui organisait la vision de Freud a changé. La pratique de la psychanalyse s'est transformée sous l'effet des facteurs sociaux et culturels et des formes de la souffrance psychique qui en dépendent. Cette évolution a suscité d'autres dispositifs d'analyse, inaccessibles par le moyen de la cure individuelle et de ses aménagements successifs. Le travail psychanalytique avec les familles et les couples, les groupes et les institutions, a ouvert d'autres conditions d'accès à la connaissance de l'inconscient et de ses effets de subjectivité. Ce sont là des limites de la cure, non celles de la psychanalyse (...).

Au-delà des rapports entre les cultures et les civilisations du monde moderne avec le malêtre de notre temps, ce dont il est question, c'est du bouleversement de notre conception de la psyché, de sa genèse, de ses limites et de son fonctionnement. Tous ces changements nous engagent dans une critique de l'épistémologie de la psychanalyse, et de cette critique nous pouvons espérer un avenir de la psychanalyse.

Enfin, nous n'oublions pas que les psychanalystes sont aussi des citoyens et qu'ils ne peuvent exercer leur pratique qu'en démocratie.

## RÉFÉRENCES

ALTHUSSER (Louis).– Idéologie et appareils idéologiques d'État (notes pour une recherche), *La pensée*, 151, 1970, p. 3-38, repris dans *Positions*, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 113-114.

CASTORIADIS-AULAGNIER (Piera).– *La violence de l'interprétation. Le pictogramme et l'énoncé*, Paris, Presses universitaires de France, 1975.

DERRIDA (Jacques).– *La dissémination*, Paris, Le seuil, 1972.

DOUVILLE (Olivier).– Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social, *Cliniques méditerranéennes*, 63, 2000, p. 239-261.

DOUVILLE (Olivier), BENHAIM (Michèle), BOUKOBZA (Claude).– *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Paris, Dunod, 2012.

ELIAS (Norbert).– *La société des individus* [1987], Paris, Fayard, 1991.

FREUD (Sigmund).– Die "Kulturelle" Sexualmoral und die moderne Nervosität [1908], trad. fr., La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes, dans *La vie sexuelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, p. 28-46.

FREUD (Sigmund).– Wege der psychoanalytischen Therapie [1918-1919], trad. fr., Les voies de la thérapie psychanalytique, dans *Œuvres complètes*, XV, p. 97-108.



FREUD (Sigmund).– Einleitung zu : *Zur psychoanalyse der Kriegsneurosen* [1919], trad. fr., Introduction à « Sur la psychanalyse des névroses de guerre », *Œuvres complètes*, XV, Presses universitaires de France, 2002, p. 219-223.

FREUD (Sigmund).– *Massenpsychologie und Ich-Analyse* [1921], trad. fr., Psychologie des foules et analyse du Moi, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1982, p. 117-217.

FREUD (Sigmund).– *Die Frage der Laienanalyse* [1926], trad. fr., *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1987.

FREUD (Sigmund).– *Die Zukunft einer Illusion* [1927], trad. fr., *L'avenir d'une illusion*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.

FREUD (Sigmund).– *Das Unbehagen in der Kultur* [1929-1930], trad.fr., Le malaise dans la culture, *Œuvres complètes*, XVIII, Paris, Presses universitaires de France, 1994, p. 249-333.

KAËS (René).– *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe* [1976], Paris, Dunod, 2010.

KAËS (René).– *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod, 1993.

KAËS (René).– *La parole et le lien. Associativité et travail psychique dans les groupes* [1994], Paris, Dunod, 2010.

KAËS (René).– Différence culturelle, souffrance de la langue et travail du préconscient dans deux dispositifs de groupe, dans Kaës (R.), Ruiz Correa (O.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Paris, Dunod, 1998, p. 45-87.

KAËS (René).– *La polyphonie du rêve*, Paris, Dunod, 2002.

KAËS (René).– *Un singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe*, Paris, Dunod, 2007.

KAËS (René).– *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009.

KAËS (René).– *Le malêtre*, Paris, Dunod, 2012.

REVAULT D'ALLONNES (Myriam).– *Pourquoi nous n'aimons pas la démocratie*, Paris, Le Seuil, 2010.